

III. Avec ou sans Dieu

À propos de nos questions fondamentales, nous venons de déboucher sur la nécessité que Dieu se révèle. Lui seul peut nous sortir de l'impasse, nous ouvrir à un « A-venir ».

Nombreux sont ceux qui ne voient pas en quoi une Révélation de Dieu peut être si importante : « *Que Dieu se révèle ou qu'il ne se révèle pas, qu'est-ce que ça change ?* »

Pour bien traiter cette question, il me semble opportun de te faire d'abord percevoir comment nos contemporains vivent ces trois questions métaphysiques – Comment réaliser notre goût pour des états absolus ? Pourquoi avons-nous un tel goût ? Qui a fait cela ? ⁽¹⁾–. Ensuite seulement, j'aborderai l'enjeu d'une Révélation de Dieu.

Ce qui suit comprendra donc deux phases :

– une première abordera la question : Comment nos contemporains vivent-ils leur questionnement le plus profond, les trois grandes questions métaphysiques ?

– une seconde traitera explicitement de la question : Que Dieu se révèle ou qu'il ne se révèle pas, qu'est-ce que ça change ?

¹ Ces questions sont « métaphysiques » parce qu'elles prennent en considération ce que nous vivons dans notre dimension physique et qu'elles ouvrent sur ce qui est au-delà de l'ordre physique, sur notre destinée. Retiens le sens de ce terme pour ce qui suit.

1. Comment nos contemporains vivent-ils leur questionnement le plus profond ?

De façon assez schématique, il y a quatre façons de réagir au grand questionnement métaphysique.

- La première : l'éviter et vivre comme s'il n'existait pas.**
- La deuxième : le reconnaître, mais désespérer.**
- La troisième : l'aborder avec intelligence et faire un choix.**
- La quatrième : aller jusqu'au-delà de la réflexion et croire.**

A. Première façon : l'éviter et vivre comme s'il n'existait pas

Tu pourras me dire que tu n'es guère préoccupé(e) par certaines de ces interrogations métaphysiques : « Que m'importe d'en savoir plus sur ce qu'est Dieu (Qui est Dieu ?), sur l'origine de ce goût de divin en moi (Pourquoi ce goût en moi ?) ... »

Sans doute ! Mais il y en a au moins une qui te hante, malgré toi : « Comment combler mes aspirations à l'Amour, à la Justice... ? (Comment vivre ce goût d'absolu inscrit en moi ?) » Cette question te touche, consciemment ou inconsciemment. Et tu n'es pas le seul !

Il est vrai que parmi ceux que tu côtoies, beaucoup semblent ne pas se poser de telles questions. Ils cherchent à vivre le plus agréablement possible les jours qui passent. Ils iront même jusqu'à s'offusquer si tu oses essayer de leur dire qu'il y a peut-être des questions plus fondamentales que de savoir ce que nous gagnerons dans les prochains mois, si nous pourrons aller à la mer cet été, et cetera. Et pourtant ! Quel est l'homme qui ne s'est pas senti interpellé devant la mort d'un proche ? Quel est l'être qui ne s'est pas interrogé sur le « pour quoi » de ce qu'il vivait à ce moment ?

P. Debray, qui n'est pas croyant, je te le rappelle, nous dit que ce questionnement – D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Pourquoi sommes-nous là... – fait bien partie des préoccupations de l'homme ⁽²⁾. Ce souci vient d'ail-

² Ch. Chabanis, *Dieu existe-t-il ? Non, répondent...*, Fayard, 1973, p 128-129.

leurs très tôt. On sait que l'enfant découvre la mort alors qu'il est encore très jeune : qu'il s'agisse de la mort d'un oiseau, de son chat ou d'un être proche. Il s'interroge alors sur celle-ci, pose des questions à son entourage. Mais très souvent les adultes ne savent que faire avec ses demandes. Ils s'activent alors pour détourner l'attention de l'enfant sur des sujets moins embarrassants. Voilà comment on tue la possibilité de s'ouvrir sur les grandes questions de son existence : « Pourquoi la mort ? Pourquoi je vis ? Pourquoi je vais mourir ? » Tout simplement parce que ces questions confrontent les adultes à ce qu'ils ont refoulé, parce qu'elles les angoissent et les gênent. Nous nous empressons alors de les reléguer aux oubliettes, parce que nous découvrons plus ou moins consciemment que nous ne pouvons y répondre de façon satisfaisante. Nous n'aimons pas ce que nous ne pouvons maîtriser.

P. Debray illustre très bien cette attitude dans son interview. Après avoir formulé les grandes questions de l'homme, il nous affirme que « *ce sont les questions absolues que l'homme ne résoudra jamais* », ce qui est juste au vu de ce que nous avons abordé. Mais dans la suite de son discours, il a alors cette sublime petite phrase : « *Voilà qui me gêne. C'est pourquoi j'ai mis – ces questions– dans un petit tiroir fermé à clef...* » – souligné par moi–. Et il ajoute : « *... parce qu'elles sont insolubles. Parce que je pense que la connaissance scientifique ne pourra jamais les résoudre* ». Remarque qu'il ne se contente pas de les mettre dans un tiroir, mais il insiste, en ajoutant qu'il ferme ce tiroir « à clef ». C'est une façon de dire clairement qu'il ne veut plus y penser : parce que « ça le gêne » que l'homme ne puisse les résoudre valablement. Et pourquoi est-ce si contrariant ? Parce que, selon lui, la démarche scientifique, cet outil humain qui nous permet d'avoir une certaine maîtrise sur ce que nous approchons, ne nous suffit pas ici. Son attitude exprime bien ce que nous vivons tous d'une façon ou d'une autre : *nous aimerions tant que l'homme puisse maîtriser ses questionnements, contrôler pleinement sa destinée.*

Dans cette première façon de réagir, on essaye donc d'éliminer ce qu'on ne peut maîtriser. Cette façon de procéder ne manifeste-t-elle pas le désir, le plus souvent inconscient mais toujours illusoire, de vouloir contrôler pleinement ce que nous vivons ? N'avons-nous pas ici la manifestation d'une volonté de vivre une « toute-puissance », et donc « un goût d'absolu », en écartant ce qui nous confronte à nos limites ? Comme quoi on vit de cela, même si on dit le refuser !

P. Debray a cependant l'honnêteté de reconnaître que ces interrogations font partie du questionnement humain normal. Tous n'ont pas cette franchise. *J'ai même rencontré des personnes, des adultes pour la plu-*

part – rarement des adolescents– qui affirmaient n'avoir jamais désiré des choses « absolues ». Elles disaient n'avoir jamais désiré vivre un « Peace and Love » ou quelque chose de cet ordre. De l'opinion de la plupart des psychologues, il semble cependant que notre goût d'amour, avec un grand « A », soit inscrit en nous, dès notre naissance et jusque dans notre dimension physique, tapi dans notre inconscient. Ces personnes semblent donc avoir vécu de cela, même si maintenant elles s'en défendent. Rappelle-toi ce que nous en dit Wilfried Daim. En les écoutant, je découvrais à chaque fois qu'elles en étaient arrivées à nier ces désirs, le plus souvent parce qu'elles avaient vécu de nombreux manques d'amour pendant leur enfance ou plus tard dans leur vie sentimentale.

Elles semblaient être devenues comme le renard de Jean de La Fontaine qui aspire à manger une grappe de raisins qui lui paraît succulente. Ne pouvant l'atteindre malgré ses efforts, il affirme que les raisins sont trop verts. Le renard a inversé son désir pour oublier sa déception.

C'est ce que vivent également ces adultes qui nient avoir éprouvé le désir d'un amour, d'un bonheur total... *Ils ont refoulé ce désir pour ne plus devoir affronter la souffrance qu'il engendre.* Et tant que l'on parle du refoulement, P. Debray n'agit-il pas un peu de la même façon quand il « enferme » ces questions dans un petit tiroir fermé à clef ?

J'espère qu'à ton âge, tu n'es pas déjà coincé(e) dans cette voie. Et je souhaite que tu ne le sois jamais, que tu preserves toujours au plus profond de toi cette flamme essentielle, que tu gardes et reconnaisse toujours ce désir d'absolu. Alors tu pourras t'ouvrir à ce qui peut te combler vraiment.

À travers ces quelques propos, je viens de te montrer une première façon de vivre le questionnement métaphysique. Elle est malheureusement très répandue parmi nous. Je dis « malheureusement », car cette façon de le vivre consiste à ne pas le vivre, à l'éviter, et du coup à refouler ce qui fait l'essentiel de l'homme.

Ainsi, tout comme P. Debray, *on accepte éventuellement que ces questions préoccupent l'homme. Mais, quand on se rend compte de l'impossibilité de les maîtriser, on tente soigneusement de les éviter pour vivre comme si elles n'existaient pas.* Je souligne « comme si » pour insister sur le fait qu'on se cache, dangereusement parfois, une partie de la réalité. Ainsi, en hiver, si je roule comme s'il n'y avait pas de verglas alors que la route est un miroir, tu peux deviner où cela va se terminer. C'est pourtant de cette façon qu'agissent P. Debray et de nombreux contemporains, en mettant ces questions sous clef. Ils font « comme si » elles ne faisaient plus partie de leur existence. Remarque qu'ils ne disent pas qu'ils les éliminent. P. Debray aurait pu dire qu'il les détruisait. Mais voilà, l'image qu'il utilise est très significative. Avec cette image du tiroir fermé à clef, il suggère

qu'elles sont toujours là, quelque part. L'homme est ainsi fait qu'il ne peut pas les éliminer de son être. Il est donc bien obligé de vivre « comme si elles n'existaient pas » pour ne plus y être confronté.

Mais comment vit-on alors le quotidien ? La plupart des êtres humains estiment qu'on peut très bien profiter de l'existence sans se poser ces questions et qu'il ne faut pas se torturer pour si peu ! Ils cherchent alors à se divertir – étymologiquement « di-vertere » signifiant « dé-tourner » –. Mais au fond d'eux-mêmes, ils restent persuadés qu'il est possible de vivre quelque chose d'absolu ici et maintenant (3).

Si on écoute des patients en début de thérapie (4), on constate que l'être humain reste marqué d'un tel désir : combien n'ont-ils pas l'espoir fantasmatique qu'en fin de traitement ils n'aient « plus de problème », qu'ils pourront désormais vivre une sorte de béatitude sur terre.

Dans ce monde sans Dieu, nombreux sont ceux qui attendent la plénitude de la part de leur partenaire, ce qui revient à le considérer comme un « petit dieu ».

Et si nous passons de l'individuel au collectif, que de mouvements de masse pour réclamer à cor et à cri « toute » la Justice dans l'une ou l'autre affaire ; et que de déceptions quand on découvre l'incapacité de ceux qui devaient l'établir de façon absolue. Que de politiciens prêts à nous faire croire qu'ils détiennent « La solution » à nos problèmes jusqu'à nous promettre le paradis sur terre.

Notre monde s'appuie sur notre désir multiforme de bien-être absolu pour faire « ses choux gras », en nous bernant constamment, en cherchant à nous convaincre que nous avons les moyens de vivre la plénitude ici et maintenant. La publicité entretient cette illusion : il suffit de gagner au Loto, de posséder une belle propriété, une voiture de marque, de passer ses vacances dans un hôtel de luxe, de se la couler douce sous un cocotier... On ne veut pas croire en l'éternité de l'homme, mais que de produits et procédés miraculeux pour nous entretenir dans une jeunesse qui n'en finisse pas, et qui pourtant passe si vite.

Je pourrais m'étendre longuement sur ces modes de vie où *on espère la réalisation de désirs que d'un autre côté on affirme devoir pondérer, voire écarter*. Ces quelques exemples suffisent à te faire comprendre l'incohérence d'un tel comportement.

³ On reste donc animé de la question « Comment réaliser ce goût de plénitude qui m'habite ? »

⁴ Je fais ici référence à ma pratique professionnelle.

L'incohérence de cette façon de penser et de vivre, c'est de croire en ce que l'on estime incroyable. Dans cette façon d'être, on considère souvent les croyances religieuses comme des réactions inacceptables. Mais on ne se rend pas compte qu'on vit de la même dynamique. Rappelle-toi ce que nous avons dit. Puisqu'on refuse de se tourner vers Dieu, on se tourne vers une personne ou pire encore, vers un objet, auxquels on accorde un caractère absolu.

Ces façons de vivre sans Dieu conduisent à considérer le terrestre comme « le » lieu de l'épanouissement complet, une sorte de paradis sur terre. Des penseurs contemporains indiquent les conséquences d'une telle attitude. On attend tout de son environnement, cherchant le plaisir, évitant tout ce qui peut l'empêcher. *Mais tôt ou tard, on constate qu'on a troqué l'essentiel pour l'insignifiant. Rappelle-toi cette affirmation de Pascal Bruckner : « Nous terrassons l'essentiel au nom de l'insignifiant et nous prenons l'insignifiant très au sérieux. » Faut-il s'étonner qu'un tel comportement conduise droit à la dépression (5) ?* Bienheureuse déprime si elle ouvrait sur l'essentiel. Car il peut aussi être bon de désespérer de tout ce qui trompe pour enfin commencer à espérer en ce qui ne trompe pas.

Mais encore faut-il ne pas être tenté de prendre une échappatoire. Ainsi, quand nous sentons que cette vie-ci ne suffira pas à réaliser nos aspirations terrestres, il peut être tentant de croire en une réincarnation version occidentale. Celle-ci présente l'avantage illusoire que nous pouvons vivre au-delà de nos limites sans référence à un Dieu. Je t'ai déjà montré que la pensée est peut-être plaisante, mais qu'elle est fondamentalement erronée.

**

Je t'avais dit que j'illustrerais les problèmes d'un monde sans Dieu. Tu viens d'en avoir un échantillon !

Médite bien sur ce que tu vis. Cherche tout ce qui en toi pourrait t'amener à traverser la vie de cette manière. Si c'est le cas, enlève le bandeau qui est sur tes yeux. Ne sois pas comme les autruches qui refusent de voir la réalité.

Fais bien attention à cette sirène qui, au cœur de notre humanité, chante qu'à ces questions essentielles, il n'y a quand même pas de réponses – puisque l'homme ne peut y répondre valablement–. Est-ce parce que

⁵ Nous sommes dans une société « dépressive » selon certains (Voir notamment le livre de T. Anatrella, *Non à une société dépressive*, Champs/Flammarion, 1995).

l'humain ne peut répondre à ces questions que du coup il n'y a pas de réponse ? La réflexion sur ce qui précède t'a fait voir une possibilité. Il est vrai qu'elle ne tient pas à l'homme mais à l'« Autre », à Dieu.

Éloigne-toi aussi de cette sirène qui clame que toutes les réponses se valent, que chacun doit se créer sa propre réponse. Elle t'entreprendrait dans l'illusion que finalement tu as la capacité de répondre toi-même valablement à ces questions, alors que tu en es incapable.

Prends bien garde à toutes ces sirènes ! Elles te feraient échouer sur un des rivages « terre à terre » qui nous entourent – Je t'en ai donné quelques exemples–. Sache garder le cap au milieu de cette tourmente ! Car tu es fait(e) pour aller jusqu'au bout de ce qui est inscrit au plus profond de toi et non pour échouer sur un quelconque rivage.

Tout ce que j'espère, c'est que tu ne te cantonneras pas dans cette façon de vivre, que tu te considèreras dans toute ton humanité. Ne refoule pas tes questions essentielles ! Je te souhaite de t'y ouvrir sans cesse, que ce soit avec ce que je te dis ici ou avec ce que t'en disent ceux qui se penchent sérieusement sur le sens de notre vie.

Cette première réaction devant les grandes questions de l'homme consiste à les éviter. Mais on continue à croire qu'on va pouvoir réaliser ses goûts de plénitude. On reste donc animé par au moins une des questions, « Comment réaliser notre goût d'absolu ? », même si on s'en défend.

Tu as pu découvrir les incohérences et les difficultés qui résultent d'une telle façon de traverser l'existence.

Tu peux relire ce que je viens de te dire à propos de cette première façon de réagir, car il y a des chances qu'elle te concerne.

B. Deuxième façon : le reconnaître, mais désespérer

Entrons maintenant dans *une deuxième façon de vivre ces questions.*

Certaines personnes acceptent de reconnaître que les questions métaphysiques font partie de leur vécu. Elles sont également persuadées qu'elles ne peuvent y répondre valablement en se basant sur leurs propres ressources, ce qui est juste – nous l'avons vu–. Mais alors, désespérant de ne pouvoir y répondre, et voyant en la mort « le Terminus » de notre existence, elles se laissent entraîner dans un marasme le plus souvent teinté de mélancolie.

L'écrivain Françoise Sagan illustre très bien cette façon de réagir à travers les propos exprimés dans un de ses écrits : « Qui a demandé à vivre ? C'est comme si on nous avait invités à passer le week-end dans une maison de campagne, pleine de trappes et de parquets glissants, une maison où nous chercherions en vain le maître de maison, Dieu ou n'importe quoi d'autre. Mais il n'y a personne. Un week-end, oui, pas plus. Comment veux-tu qu'on ait le temps de se comprendre, de s'aimer, de se connaître ? Quelle est cette sinistre blague ? Rien, tu te rends compte ? Un jour il n'y aura plus rien. Le noir. L'absence. La mort » (6).

Il est intéressant d'examiner le sens des mots et des images utilisés par Françoise Sagan. Constate d'abord que tu peux y retrouver le goût de vivre des états absolus : pouvoir se comprendre, s'aimer, se connaître, re-

⁶ F. Sagan, *Les Merveilleux Nuages*, Paris, 1961, p. 103.

chercher Dieu ou n'importe quoi d'autre. Je souligne la chose, car tu as ici une belle illustration de ce que je t'ai dit auparavant.

Mais observe également que cette personne saisit son incapacité à pouvoir vivre pleinement ses goûts : car notre vie est comme un week-end, pas plus, puisqu'il y a la mort. Et elle ajoute alors que cette mort est de l'ordre du noir, de l'absence, du néant. Un jour il n'y aura plus rien.

La mort étant pour elle le néant, il lui apparaît que notre vie est insensée, sans un sens valable et donc absurde—. *En effet, toute notre vie apparaît comme une recherche de ce que nous ne trouverons jamais. On cherche en vain le maître de maison, Dieu ou n'importe quoi d'autre. Et de toute façon, tout débouche sur ce néant. Quelle est cette sinistre blague ? Si la mort est la fin de tout, au sens le plus radical, à quoi bon chercher à vivre ce qu'on ne pourra « jamais » vivre. Car on ne se comprendra « jamais » parfaitement ! On ne s'aimera « jamais » totalement ! Les désirs les plus profonds ne seront jamais pleinement comblés ! Et tout sera définitivement perdu avec la mort.*

À quoi te sert-il alors de courir après tout cela ? Si tu le fais, tu es comme cet âne auquel on a accroché un bâton sur le dos et au bout duquel on a attaché une carotte qui s'agite devant le museau. Il ne peut l'atteindre. Alors, dans l'ignorance de sa situation, il se met à galoper, dans l'espoir de la saisir. Mais elle reste toujours à distance, comme si elle le narguait. *Si vraiment la mort est la fin de toutes nos espérances, à quoi te sert-il encore de t'agiter pour atteindre l'impossible ? Tu veux être aimé d'un amour avec un grand « A » : tu ne le seras jamais ! Tu veux aimer : tu ne le pourras jamais ! L'amour que tu vivras sera tellement éloigné de celui auquel tu aspiras !*

En définitive, F. Sagan ne dit qu'une chose : *Si la mort est le néant, rien ne vaut la peine*. Si tu te laisses dériver dans cette façon de penser, tu verras que tôt ou tard tu tomberas dans une mélancolie qui peut même éveiller en toi le désir d'en finir. Mais cette mélancolie montrera encore, sinon que ce sera en négatif, que tu aurais aimé qu'il en soit autrement. Elle reste le signe d'une espérance qui était là.

<p>Dans cette deuxième façon de réagir, on affirme clairement que nos grandes questions et nos espoirs de vivre notre goût d'absolu butent sur la mort. Si elle est le « Terminus », la vie est fondamentalement « sans aucun sens » et donc absurde, puisque tout s'en va au néant.</p>
--

La mélancolie qui peut en résulter manifeste encore notre goût d'absolu, mais en « négatif » : on désespère que cela ne puisse être. C'est qu'on aurait aimé que ce soit !

Maintenant, prends le temps de comparer les deux façons de vivre que je viens de te décrire jusqu'ici.

S'il s'avère exact que la mort est le terminus, les propos du roman de F. Sagan ne sont-ils pas plus raisonnables – dans le sens où ils sont mieux raisonnés– que l'attitude de tous ceux qui s'engluent dans leurs illusions ? Parce que dans la première façon de traverser l'existence, on reste comme l'autruche qui s'est enfoui la tête dans le sable, comme l'âne emporté dans sa galopade insensée ; tandis que dans cette deuxième façon de réagir, on refuse de se voiler la réalité absurde de cette vie où tout s'arrête définitivement avec la mort.

Je tiens cependant à te signaler le problème majeur de cette deuxième façon de réagir. Qu'est-ce qui permet de déclarer a priori, c'est-à-dire sans entrevoir d'autres possibilités, que la mort est nécessairement la fin de notre vie ? Est-ce parce que je ne vois pas d'issue qu'il n'y en a pas ?

Si tu réfléchis sur ces questions, tu constateras qu'à ce point-ci de la réflexion, tu dois rester ouvert(e) à toutes les possibilités (7).

Si la mort est vraiment le terme, cette deuxième façon de vivre, qui proclame l'absurdité de l'existence, est plus « logique » que la première. Car ici, on refuse de persister dans l'illusion.

Mais rien ne permet d'affirmer avec certitude que la mort est le « terminus » au sens radical.

⁷ D'autant plus que la réflexion menée jusqu'ici peut ouvrir sur un au-delà possible à la mort. S'il y a Dieu... Mais encore faut-il, bien sûr, qu'il veuille métamorphoser notre condition fondamentalement limitée par cette mort.

C. Troisième façon : l'aborder avec intelligence et choisir

Je t'amène maintenant *dans la troisième façon de vivre ce questionnement métaphysique. L'homme, ici, décide de prendre les questions « à bras le corps ». Il recourt à tout ce que son intelligence peut lui faire voir ou entrevoir. C'est dans cette façon de faire que je t'ai introduit(e) depuis que je te parle.*

Nous avons ainsi entrevu qu'avec la raison qui fonctionne correctement, on peut poser que l'Être Absolu est, qu'il peut se communiquer, se révéler, et dès lors apporter des réponses à ces questions à propos desquelles l'homme est dans l'impasse : « Qui a fait cela ? Pourquoi avons-nous ce goût d'absolu ? Comment réaliser nos goûts les plus profonds ? » Le Lui refuser reviendrait à penser de façon contradictoire.

Cette troisième façon de vivre le questionnement est donc d'abord réflexive. Mais l'existence nous oblige aussi, tôt ou tard, à faire des choix afin de poser des actes concrets : car il te faut vivre du fruit de tes réflexions dans ton quotidien. Ainsi, dans le cas présent, à partir du moment où ton intelligence te donne d'accepter l'Absolu, Dieu, tu es devant un choix :

— soit tu acceptes que Dieu existe, mais tu ne « crois » pas qu'il y a une relation effective entre lui et toi (8). Tu ne crois pas que, d'une façon ou

⁸ Il faut en effet être nuancé. *Ce n'est pas parce que Dieu peut se révéler que nécessairement il le fait. Il n'est pas « obligé » de le faire. Tu comprendras facilement ceci en te*

d'une autre, tu puisses vivre une relation de proximité avec lui, voire qu'il se révèle à toi.

Une telle attitude n'est pas « déraisonnable », dans le sens où Dieu, s'il est Dieu, peut « rester à distance ». S'il ne se révèle en aucune manière, du moins explicitement ⁽⁹⁾, nous sommes alors condamnés à rester entre nous. Dieu est, mais que nous importe alors, puisqu'il reste « dans son ciel » et que nous sommes livrés à nous-mêmes. Cette façon de penser aurait notamment animé K. Marx, le père de différentes formes de communisme.

Mais si nous « croyons » que Dieu ne se révèle pas, que fondamentalement il reste ou restera toujours à distance, nous nous trouvons renvoyés à nous-mêmes. Nous voici obligés de revenir dans la première façon de réagir : chercher à réaliser par nous-mêmes nos goûts de plénitude. Nous sommes alors les seuls maîtres de notre destin, mais cette « maîtrise » est illusoire puisque fondamentalement nous n'avons pas la capacité de réaliser pleinement nos aspirations les plus profondes. Nous nous retrouvons dès lors dans l'obligation de rechercher « un sens au cœur de ce qui est « non sens » » ⁽¹⁰⁾. Si nous sommes forcés de vivre ainsi, les propos de Françoise Sagan – que j'ai repris pour illustrer la deuxième façon de réagir – ne sont-ils pas alors les plus perspicaces ?

— soit tu « crois » que ce Dieu, qui existe, est ouvert au désir de divin inscrit en toi. Dans ce cas, tu as confiance dans le fait qu'il peut te permettre de vivre une certaine proximité avec lui.

Si tu « crois », tu poses un acte de foi qui dépasse la réflexion. Tu entres alors dans la quatrième façon de vivre le questionnement métaphysique de l'homme : croire... (Voir ici après le point D).

Cette confiance, cette « foi » peut aller jusqu'à croire que, d'une façon ou d'une autre, il se révèle à toi. Il se pourrait alors que ton questionnement essentiel puisse avoir une réponse. Encore faudra-t-il que tu acceptes de te laisser introduire dans cette « révélation », que tu t'y laisses plonger. Tu es comme devant un océan qu'on te dit merveilleux : si tu refuses de t'y lais-

référant à toi-même : ce n'est pas parce que tu as la possibilité de faire quelque chose que du coup tu le fais. Il y a une différence entre pouvoir faire quelque chose et exercer effectivement cette faculté.

⁹ Car implicitement, à travers ce goût du divin qui nous habite, il y a déjà une certaine « relation » entre Dieu et l'homme et donc une amorce possible pour une « révélation ».

¹⁰ C'est d'ailleurs ce qu'affirment directement ou indirectement un certain nombre de penseurs contemporains. Mais en ce cas, il faut bien reconnaître que nous devons « nous contenter de... », parce que tout « sens de vie », aussi élevé soit-il dans son humanité, reste et restera toujours en deçà de ce que nous espérons vivre de notre aspiration à l'Absolu.

ser plonger, tu resteras sur le bord et tu ne pourras jamais connaître l'ivresse qui t'est proposée.

« Mais comment croire que je puis vivre une relation avec Dieu ? Comment croire en un Dieu qui se révèle, alors que je ne l'ai jamais vu, ni entendu, ni même perçu ? » pourras-tu t'exclamer.

Ta réaction est compréhensible. À ce stade, tu peux légitimement te sentir incapable de croire. Car à ce stade-ci, la raison ne suffit pas. J'y reviendrai quand je traiterai plus en détail de « la foi » et de « la demande de foi » (voir les titres du chapitre IV).

Dans cette troisième façon d'être, tu chemines avec toute ton intelligence, acceptant que Dieu existe et qu'il peut se révéler. Tu accèdes ainsi au bord d'un « abîme » dans lequel tu es invité à sauter : croire que ce Dieu peut être rencontré.

Tu peux rester sur le bord de l'abîme, et tu es alors ramené(e) à devoir vivre ton existence en essayant de réaliser par toi-même ton goût d'absolu – la première façon de vivre–, avec toutes les incohérences que cela suscite.

Ou tu tentes le saut de la foi qui t'ouvre à une relation avec Dieu, avec l'appréhension que ce saut peut susciter en toi.

Tu peux très bien rester indécis, « paralysé(e) ». Je vais bientôt t'indiquer les conditions pour que ce saut dans la foi puisse se faire (au chapitre IV).

D. Quatrième façon : cheminer jusqu'à dépasser la réflexion et croire

La quatrième façon de vivre le questionnement métaphysique de l'humanité – Qui est Dieu ? Pourquoi sommes-nous là ? Comment le rejoindre ? – consiste donc à opérer ce fameux « saut » : croire qu'on peut être en relation avec le divin, d'où le qualificatif de « croyant ».

Ici, l'homme accepte de croire. Il est persuadé que ces questions essentielles peuvent trouver une réponse si on se tourne vers le divin.

Ce divin, on l'admet intuitivement, comme c'est le cas dans les religions primitives ou pour les enfants éduqués dans une famille croyante ; ou alors, on l'accepte après réflexion. Celle-ci peut aider à opérer ce « saut ».

Avec cette quatrième façon de traverser l'existence, nous sommes dans le domaine des « religions ». Sais-tu que ce mot pourrait venir du mot latin « religare » ⁽¹⁾ qui signifie « relier » ?

L'attitude religieuse consiste donc à accepter d'être « re-lié » au divin.

Le monde et l'homme sont alors saisis comme n'ayant pas en eux-mêmes leur principe premier ni leur fin ultime. Ils sont considérés comme étant en lien avec Celui qui est sans origine et sans fin.

¹¹ « Religare » : re-, préfixe ayant ici une valeur intensive, et « ligare » qui signifie « lier ». C'est une des étymologies possibles du mot « religion ».

Les hommes religieux accèdent par diverses voies « à la connaissance de l'existence d'une réalité, cause première et fin ultime de tout, et que tous appellent Dieu » (12). Ils pressentent que « ce n'est qu'en Dieu que l'homme trouvera la vérité et le bonheur qu'il ne cesse de chercher » (13).

Au cours de notre histoire, de multiples manières, « les hommes ont donné expression à leur quête de Dieu par leurs croyances et leurs comportements religieux – prières, sacrifices, cultes, méditations, etc. » (14), manifestant qu'ils « cherchent la divinité pour l'atteindre, si possible, comme à tâtons, et la trouver » (15).

Je ne vais pas entreprendre un long discours sur les différentes religions. Pour être bref, je vais simplement te dire qu'on peut en déterminer deux grands types : les religions « naturelles » et les religions « surnaturelles ».

Les premières, les religions naturelles, sont celles où l'homme perçoit intuitivement qu'il y a un « Absolu », un Divin. Il cherche alors à se relier à celui-ci. Pour cela, il se base sur ce qui l'entoure. Pour certains, ce sera la beauté de la création. Pour d'autres, ce sera l'émerveillement à l'égard de l'homme. Dans tous les cas, on pressent ici que la vie ne trouve un sens qu'à condition d'accepter le divin et de le rechercher.

Ces religions sont très nombreuses. Les plus anciennes, les religions primitives – dans le sens de « premières »–, où les hommes se tournent vers le ciel pour offrir des sacrifices, appartiennent à cette catégorie.

À ce sujet, il est intéressant de constater que les paléontologues du dix-neuvième siècle, qui s'occupaient des fossiles humains, ont retenu comme critère certain d'humanité le fait d'enterrer les morts. Les restes retrouvés autour des ossements dans les sépultures semblent témoigner d'une croyance en un « au-delà », en une « survie » par-delà cet événement ultime qu'est la mort. Ces paléontologues, qui pour la plupart étaient loin d'être des croyants, ont donc établi un lien, au moins indirect, entre le fait d'être homme et celui d'avoir une « croyance » en « l'au-delà ».

On range également dans cette catégorie les religions plus élaborées, liées au progrès de la culture. Certaines se sont éteintes, comme les religions babylonienne, perse, grecque ou romaine. D'autres, comme l'hin-

¹² Selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 34.

¹³ *Ibid.*, n. 27.

¹⁴ *Ibid.*, n. 28.

¹⁵ Selon Ac 17, 27. Tu verras de plus en plus apparaître des références de ce type. Elles renvoient à la Bible, au livre concerné : ici, le livre des Actes des Apôtres, au chapitre 17, au verset 27. Chaque chapitre est en effet divisé en un certain nombre de versets.

douisme, subsistent encore aujourd'hui. « Elles s'efforcent de répondre aux mêmes questions par des notions plus affinées et par un langage plus élaboré. Ainsi, dans l'hindouisme, les hommes scrutent le mystère divin et l'expriment par la fécondité inépuisable des mythes et par les efforts pénétrants de la philosophie ; ils cherchent la libération des angoisses de notre condition, soit par les formes de la vie ascétique, soit par la méditation profonde, soit par le refuge en Dieu avec amour et confiance » (16).

On peut placer le bouddhisme – du moins certaines de ses formes – dans ce groupe, même si le rapport à « l'Absolu » n'est pas exprimé et vécu selon nos catégories. Car ce courant est ouvert à une dimension qui dépasse radicalement notre condition actuelle et qui la transcende. « Dans le bouddhisme, selon des formes variées, l'insuffisance radicale de ce monde changeant est reconnue et on enseigne une voie par laquelle les hommes, avec un cœur dévot et confiant, pourront acquérir l'état de libération parfaite, soit atteindre l'illumination suprême par leurs propres efforts ou par un secours venu d'en haut » (17).

Le second groupe est constitué des religions « sur-naturelles ». Elles trouvent leur fondement « au-delà de la nature de l'homme ». Dans celles-ci, on affirme que ce n'est pas tant l'homme qui cherche à s'élever vers le divin. C'est plutôt Dieu qui recherche l'homme, en se révélant à lui.

Ici, Dieu se présente comme la réponse aux questions fondamentales de l'homme, comme Celui qui peut le combler en l'ouvrant à sa véritable destinée. Il attend en retour la réponse de l'homme. On trouve dans cette catégorie les trois grandes religions monothéistes (18) : le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam.

À propos des différentes religions, qu'elles soient « naturelles » ou « surnaturelles », j'ajoute une remarque. Ne pense pas trop vite qu'elles s'opposent nécessairement les unes aux autres. Il existe de profondes différences et même de grandes divergences, mais un fondement commun les unit : l'approche possible du divin, de Dieu, et l'espérance en un au-delà à tout ceci, dans lequel nous recevons de vivre pleinement nos aspirations les plus nobles.

16 CONC. ŒCUM. VAT. II, Déclaration *Nostra aetate*, n. 2.

17 *Ibid.*, n. 2.

18 Monothéisme : du grec « monos » qui signifie « seul » et de « Theos » qu'on traduit par « Dieu ». Les monothéismes affirment qu'il n'y a qu' « un seul Dieu », Unique.

Bien sûr, avec « les croyances » nous ne sommes pas dans l'ordre des certitudes de type matériel. Parce que s'engager dans une relation, c'est croire en un avenir possible au cœur de celle-ci et c'est donc « parier » sur l'avenir. Ce qui est déjà vrai sur le plan humain l'est également ici : croire et vivre son existence terrestre en relation avec Dieu est aussi de l'ordre d'un « pari » sur l'A-venir. Certains, comme le savant Blaise Pascal, n'ont pas peur d'affirmer que « miser » sur cette relation avec Dieu est le pari le plus intelligent que nous puissions faire ⁽¹⁹⁾ même s'il est vrai que l'intelligence seule ne suffit pas pour « croire et espérer en vérité », ce que nous allons d'ailleurs aborder.

La quatrième façon de vivre le questionnement fondamental de l'homme consiste à se tourner vers le divin. On vit en relation avec lui. Dieu est alors recherché, comme à tâtons, ou en l'écoutant à partir de ce qui est considéré comme sa Révélation.

¹⁹ L'esprit du pari de Pascal peut être formulé de la façon suivante : si nous devons parier sur le fait qu'il y a « quelque chose » – Dieu et l'Au-delà– ou « rien » – le Néant–, contrairement à ce que l'on pourrait croire, il est plus rationnel de parier qu'il y a « quelque chose » plutôt que « rien ». Parce que si nous parions qu'il n'y a « rien » et que tel est vraiment le cas, nous ne serons de toute façon pas là pour le constater ; et si c'est l'autre option qui se présente à nous, qu'il y a « quelque chose », nous aurons nécessairement perdu notre pari. Dans le cas inverse où nous avons parié pour « quelque chose » et qu'il y a « rien », nous ne pourrions avoir perdu puisque nous ne serons pas là pour le vérifier ; tandis que s'il y a « quelque chose », nous aurons gagné notre pari et nous pourrions goûter au gain qui y est attaché, la béatitude éternelle à laquelle fait référence Pascal – si telle est la volonté de Dieu–. Celui qui parie pour le « rien » ne peut que perdre – et à cette perte pourrait s'ajouter la perte de la béatitude éternelle si on se réfère au contexte religieux de Pascal– ; celui qui parie pour « quelque chose » ne peut que gagner. Quoiqu'on puisse dire de ces quelques lignes qui concernent ce pari de Pascal dans son ouvrage, « *Pensées* », et même s'il est vrai que ce type de raisonnement ne donne pas d'être croyant, un tel développement a l'avantage de suggérer aux matérialistes en tous genres qu'ils sont peut-être moins rationnels qu'ils ne le croient.

E. Récapitulatif et prolongement

Voici la synthèse des quatre façons de vivre le triple questionnement de l'homme.

La première : tu te détournes de ces questions tout en continuant à faire « l'âne ou l'autruche », ce qui n'est peut-être pas la façon la plus intelligente d'assumer ton existence, même si elle est la plus fréquente aujourd'hui.

La deuxième : tu declares que la vie est fondamentalement « absurde », parce que tu te reconnais comme étant à la recherche de ce que tu ne pourras jamais vivre pleinement. J'ai tenté de te montrer ce qui pouvait poser problème dans cette façon de réagir.

La troisième : tu chemines avec toute ton intelligence, jusqu'à concevoir que Dieu existe. Tu accèdes alors au bord de l'inconnu. Tu es invité à y plonger : croire que Dieu peut être rencontré.

Là, tu as encore la possibilité de rester sur le bord. Dans le concret de ton existence quotidienne, tu seras alors ramené(e) à une vie de même ordre que ceux qui font « l'âne ou l'autruche », avec toutes les incohérences qui en découlent.

Ou alors, tu tentes le saut avec tout ce que ce geste peut engendrer comme « craintes » et tu entres dans la quatrième.

La quatrième : tu entres dans le domaine des religions, tu acceptes d'être « un être religieux » dans le sens où nous l'avons vu (20). Ta vie quotidienne s'articulera alors de plus en plus dans ce lien avec Dieu. Tu le rechercheras, comme tous les croyants, à travers le créé ou au cœur de sa Révélation.

Que tu le veuilles ou non tu es nécessairement dans une de ces quatre façons de traverser l'existence. Il est important que tu saches vraiment où tu te situes.

J'apporte une nuance. À un moment de ton existence, tu peux osciller entre deux, voire trois façons de vivre. Tu peux aussi changer avec le temps : passer d'une façon d'être à une autre, balancer entre deux de ces voies ; à certains moments régresser, à d'autres au contraire, progresser.

Mais remarque que dans tous les cas, il n'y a pas trente-six façons de réagir. Où que tu en sois à cet égard, *garde toujours au moins deux questions au fond de ton cœur*. La première : *Qu'est-ce qui peut « réellement » satisfaire ce goût de totalité qui m'anime ?*

Relis ce que tu as écrit lorsque je t'ai demandé de formuler ce que tu espérais vivre au plus profond de toi ; ou essaye de répondre à cette question avec ce que tu es pour le moment. Ne va pas à la seconde sans avoir une réponse.

Ose maintenant te poser cette seconde question : *Ce que je choisis est-il « réellement » capable de me combler vraiment ?*

Si, en toute vérité et en toute honnêteté, ta réponse est négative, c'est que tu n'as pas encore trouvé une véritable réponse à ta première question.

Pour illustrer ceci, je prendrai deux exemples extrêmes. Le premier : je crois réellement que si je gagne à la loterie, je serai pleinement heureux. Si, à la lumière de la seconde question, tu t'examines sérieusement, tu auras compris que ce choix ne « tient pas la route » – On peut avoir tous les millions que l'on veut, si on n'a plus la santé... –. Le deuxième exemple : tu estimes que « l'amour humain » est ce qui peut satisfaire ce goût de plénitude en toi. Tu dois maintenant examiner ce choix en te posant la seconde question, en toute lucidité ! Base-toi sur ta réflexion et non sur ton affectivité qui peut te maintenir dans l'illusion. Si tu agis de la sorte, tu accepteras que tout ce que tu peux vivre en ce domaine est bien imparfait, passager. Tu voudrais aimer, aimer toujours plus, toujours mieux. Tu voudrais bien vivre un amour total. Tu voudrais que cela puisse

²⁰ Selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 28.

te combler vraiment. Et pourtant, si tu es honnête avec toi-même, tu te rendras compte que tu aspiras toujours à plus d'amour, que ce soit de ta part ou de celle des autres. De plus, un jour, tout cela s'arrêtera. Tu admettras donc que ce désir profond ne peut être comblé totalement, puisqu'il aura une fin. Si tu restes persuadé(e) du contraire, alors je peux t'affirmer que tu continues à t'accrocher à une illusion.

Cela peut te sembler « fou », mais tu es condamné(e) à un choix cornélien :

– Ou tu choisis un « objet » qui ne pourra certainement pas te satisfaire pleinement : la réussite professionnelle, faire le tour du monde, les expériences les plus extravagantes...

– Ou tu choisis le désir de vivre pleinement ton goût d'absolu : l'Amour, la Vérité, la Justice... En ce cas, tu vivras encore une insatisfaction : quoi que tu vives, tu n'en vivras jamais la plénitude.

Y a-t-il alors une issue ? Ces derniers propos me permettent d'aborder maintenant cette question que j'ai laissée jusqu'ici en suspens : « Que Dieu se révèle ou non, qu'est-ce que ça change ? »

2. Que Dieu se révèle ou non, qu'est-ce que ça change ?

En fait, la question ouvre sur deux possibilités.

– Dans le premier cas, même si Dieu « est », il ne se révèle en aucune manière et ne le fera jamais.

– Dans le second cas, au contraire, d'une façon ou d'une autre, Dieu se révèle.

A. Si Dieu ne se révèle pas

Envisageons la première possibilité, en imaginant qu'elle soit une thèse au sens strict. On aurait la preuve que Dieu, s'il existe, ne s'est jamais révélé et qu'il ne le fera jamais d'aucune manière. Bien que tu connaisses maintenant l'absurdité de vouloir prouver ce qui concerne Dieu, acceptons provisoirement cette thèse.

Si celle-ci était établie, quelles en seraient les implications ? Que deviendraient les quatre façons de traverser l'existence ?

*Serait-il encore logique d'être « religieux » dans le sens où nous l'avons vu ? Bien sûr que non ! *Tenter une relation à Dieu n'aurait plus aucun sens, puisque lui, le seul à pouvoir t'amener à la plénitude, resterait comme indifférent à cette soif d'absolu qui te consume. À quoi serviraient les prières et les rites pour atteindre Celui qui demeurerait toujours hors d'atteinte ? K. Marx et ses disciples auraient raison : même si le divin est à l'origine de ce qui est, de ce que tu es, il resterait dans son ciel et tu aurais à te débrouiller seul. La quatrième façon de réagir, c'est-à-dire croire (chapitre III, 1, D), n'aurait plus aucune raison d'être.**

En ce cas, il serait également inutile de réfléchir sur ce Dieu qui resterait au-delà de toute approche possible. « Au diable » donc toutes ces cogitations que nous menons depuis le début – soit la troisième façon d'aborder la vie (chapitre III, 1, C) – !

Puisque te voilà livré à toi-même, ce n'est qu'en te basant sur tes seules ressources humaines que tu pourras espérer réaliser tes aspirations les plus profondes, ce qui nous ramène à la première façon de vivre (chapitre III, 1, A). Mais à ce sujet, tu as découvert que tout ce que tu pourras connaître au

cœur de l'humanité te laissera toujours un goût de trop peu. Vivre en étant comme « forcé » d'espérer en ce qui est littéralement « in-croyable » a-t-il encore un sens ? Si telle est notre condition, Françoise Sagan n'a-t-elle pas raison ? Dieu, le Maître de la maison – de la création – nous aurait invités à passer un week-end dans cette maison de campagne, pleine de trappes et de parquets glissants, une maison où nous le chercherions en vain. Mais il n'y a personne. Et ce n'est qu'un week-end ; pas plus ! Comment veux-tu qu'on ait le temps de s'aimer, de se connaître ? Quelle est cette sinistre blague ? Un jour, il n'y aura plus rien. Le noir, l'absence, la mort (chapitre III, 1, B).

Si Dieu ne se révèle en aucune façon à toi ou aux autres, qu'il ne te permet pas de pouvoir tendre vraiment vers ce à quoi tu aspiras au plus profond de toi-même, ta vie est fondamentalement sans « A-venir ». J'écris ce mot avec un « A » majuscule, car une chose est d'avoir un avenir, qu'il soit professionnel, familial, que sais-je ; autre chose est d'atteindre son plein épanouissement en vivant totalement l'Amour, la Justice, la Vérité, l'Éternité...

B. Si Dieu se révèle

Envisageons maintenant la seconde possibilité. Si Dieu est et qu'il se penche sur toi qui brûles de vivre l'Amour, la Justice et d'autres valeurs de cet ordre, s'il te donne de croître vers plus de plénitude jusqu'à l'atteindre, alors la perspective devient tout autre.

Tout dépend donc de Dieu ! S'il te permet de vivre une relation avec lui, ton avenir peut prendre une autre dimension. Ce qui se présentait à toi comme un horizon bouché et peu satisfaisant pourra t'apparaître sous un jour radicalement différent.

Car si Dieu vient vers toi, implicitement ou explicitement, que tu peux aller à lui, alors il peut te donner d'envisager autrement tout ce que tu vis : il peut te faire cheminer vers la perfection de l'Amour, lui qui vit cet attribut, parmi d'autres, en plénitude.

Mais comment ceci est-il possible ? Comment peut-il me donner de cheminer vers ce but alors que je suis si imparfait, si naturellement égocentrique ? Et s'il se communique à moi, comment le fait-il, car je n'en vois rien ?

Je me doute bien que de telles questions puissent te traverser l'esprit. Mais je ne suis pas en train d'examiner les moyens qu'il peut utiliser pour se relier à toi ou pour te permettre d'être relié à lui.

Accepte seulement que s'il est Dieu, il a bien la possibilité d'établir des liens entre lui-même et l'homme, et donc avec toi. Et s'il est ce qu'il est, tu dois bien admettre que c'est d'abord lui qui « décide » de la façon dont il vient à toi.

À ce sujet, je vais déjà te dire quelque chose qui te paraîtra sans doute énorme et qui dépasse le cadre de la stricte rationalité (21). Tu ne pourras en comprendre la portée que plus tard.

Toutes les religions admettent un certain lien entre Dieu et l'homme. Certaines, comme le Judaïsme, affirment qu'il y a une Révélation, un dévoilement explicite de Dieu lui-même sur ce qu'il est, sur ce qu'il propose à l'homme. Les chrétiens, eux, vont encore plus loin. Ils prétendent que Dieu s'est révélé, se faisant proche de l'homme jusqu'à se faire l'un d'entre nous en s'incarnant (22). Il a pris notre humanité pour te donner d'être en communion avec lui et ainsi te permettre de vivre de son Amour. Si tu le laisses s'approcher de toi, alors ta personne peut devenir le creuset d'une alchimie tout à fait particulière.

Si tu acceptes d'expérimenter ta petitesse par rapport à l'amour, tu reconnaîtras que tu ne puisses aimer pleinement par tes seules forces. Au cœur de cet acte, tu pourras alors te tourner vers Celui qui vit l'Amour en plénitude. Si tu reconnais que l'Amour ne peut se recevoir que de Dieu, alors, Lui, tel un alchimiste, introduira au cœur de ta personne tout ce qui est nécessaire pour qu'il advienne en toi. Tout comme un vulgaire morceau de plomb serait transformé en or le plus pur, ta capacité à aimer sera métamorphosée : car au cœur de ta vie naîtra et croîtra l'Amour.

Selon les chrétiens, Dieu descend lui-même dans ce creuset qu'est notre humanité. Il se rend présent au cœur de la personne humaine qui l'accueille, au sein de ce qu'elle vit, pour lui donner de vivre de sa plénitude d'Amour. Tout cela peut te paraître une « suprême folie », et elle l'est pour bien des hommes. Mais si Dieu est Dieu, le peut-il, oui ou non ?

Si tu te disposes à le recevoir, le don de son Amour peut transfigurer tes relations. Mais cela ne se fera pas sans ta participation.

L'Amour, avec un grand « A », peut donc déjà germer dans ta vie terrestre, même si ce n'est que dans l'au-delà de cette vie-ci que sa plénitude te sera totalement manifestée.

C'est pourquoi les chrétiens demandent de pouvoir vivre du véritable Amour qui vient de Dieu. Ils croient qu'ils peuvent déjà recevoir d'en

²¹ Rationalité : dérivé du mot latin « *ratio* » qui a aussi donné les mots français « raison », « raisonnement » ...

²² S'incarner : du latin « *in* » qu'on traduit par « dans » ; le radical de ce verbe venant du terme latin « *caro, carnis* » qui signifie « chair ». Il s'est incarné : il est venu « dans la chair », se faisant homme.

vivre dans le sacrement ⁽²³⁾, tout en sachant qu'ils sont encore en chemin, jusqu'au qu'au temps fixé où ils pourront en vivre toute la plénitude, par Dieu, avec Lui et en Lui.

Ainsi, lorsque deux chrétiens convaincus s'unissent dans le sacrement du mariage, ils proclament qu'ils s'aiment et qu'ils désirent vivre leur amour pleinement. Ils manifestent aussi que le conjoint n'est pas la source de l'amour. Il est un être avec ses manques. Il n'y a pas de raison d'en faire une idole. Étant imparfaits, ils reconnaissent que « l'amour est trop fort pour l'homme », qu'ils sont incapables de le vivre par eux-mêmes : ils ne se croient pas capables d'aimer l'autre comme il doit l'être. Ils se tournent alors vers Celui qu'ils considèrent comme l'origine de leur amour, vers Celui qui est le seul à pouvoir leur donner de le vivre en vérité.

Aussi prient-ils Jésus Christ ⁽²⁴⁾, Dieu fait homme, de se rendre présent au cœur de leur union ⁽²⁵⁾. Ils croient que c'est en étant unis à lui, en vivant de son Esprit qu'ils pourront croître vers la perfection de l'Amour. Dans leur cheminement, ils découvriront alors qu'à ses débuts, leur amour était encore bien égocentrique, que toute leur vie consiste en fait à s'offrir, d'abord et sans cesse à Dieu qui est l'Amour ⁽²⁶⁾, pour alors aimer le conjoint et les autres comme il convient.

Tous, nous sommes donc invités à passer d'une relation où nous sommes encore trop attachés à notre joie pour nous ouvrir à l'autre et faire sa joie.

De même avec Dieu, si nous découvrons d'abord que lui seul peut combler véritablement ce que nous désirons au plus profond, nous avons cependant à cheminer et nous ouvrir à lui, à son désir, jusqu'à finalement ne désirer qu'une chose : faire la joie de Celui qui est notre joie, et donc « faire la joie de Dieu ». Mais tout ceci n'est compréhensible que lorsqu'on a suffisamment pénétré l'esprit du christianisme.

²³ Les chrétiens croient que les « sacrements » de l'Église sont des actes concrets qui sont des signes visibles d'une rencontre invisible mais bien réelle : celle de Dieu venant au plus intime de notre condition humaine.

²⁴ Jésus Christ ou Jésus-Christ : Jésus ou Jésus de Nazareth, pour insister sur le fait que nous avons affaire à un homme à part entière, qui est situé dans notre histoire. Affirmer cette personne comme « le Christ », c'est le reconnaître comme le Messie attendu par le Judaïsme, et affirmer que ce Messie concerne tous les hommes. Pour les chrétiens, sa venue date d'il y a deux mille ans. Selon eux, il est là aujourd'hui, même si le mode de sa présence nous « dépasse ». Je ne t'en dis pas plus pour le moment.

²⁵ Pour les chrétiens, cela se vit tout particulièrement au cœur des « sacrements ».

²⁶ 1Jn 4, 8 : une fois encore, je te signale que ces références renvoient à la Bible. Le livre concerné ici : la première lettre de saint Jean, au chapitre 4, au verset 8.

Ainsi, à travers les affirmations chrétiennes, tu pourras notamment découvrir que Dieu t'a créé(e) parce qu'il désire vivre au plus profond de ta personne et de tes relations. Il quémande ton accueil, désirant partager avec toi sa divinité, sa façon d'Aimer. En l'accueillant, tu pourras alors commencer à vivre son Éternité d'Amour : avec Lui et, par Lui, avec les autres.

Et vivre éternellement son mystère d'Amour dans l'au-delà n'aura rien d'ennuyeux ! Car l'éternité ne suffira pas pour découvrir Dieu et les autres. Le mystère de Dieu étant infini, tu n'auras jamais fini d'en vivre ; et par Lui, tu n'en finiras pas de le partager avec tous ceux que tu aimeras. Tu n'auras de cesse de communier au mystère infini de ces hommes vivant de Celui qui est l'Amour.

Si tout ceci est vrai, il y a une issue à ce qui nous paraissait être une impasse radicale.

Tout cela peut bien sûr soulever de nombreuses questions en toi : Comment Dieu peut-il devenir l'un d'entre nous ? Pourquoi se fait-il humain pour nous donner de vivre de lui – notamment de son Amour– ? Et ce Jésus-Christ, n'a-t-il pas vécu il y a deux mille ans ? Comment, aujourd'hui encore, peut-il être présent ?

Je conçois également que tu n'acceptes pas tout ce que je viens de te dire. Je t'ai tenu ces propos afin de t'ouvrir un peu à ce qui va « se dessiner » sur un certain horizon.

Je termine maintenant mon raisonnement.

Si Dieu est et qu'il permet de vivre une proximité avec lui, la perspective devient donc autre. Mieux encore ! S'il se fait proche de nous, s'il nous révèle ce qu'il est, ce qu'il veut réaliser avec nous, et comment il se propose de nous y amener, alors, cela change tout !

Si Dieu se révèle jusqu'à s'incarner, jusqu'à venir « dans notre chair », il peut certainement te montrer le chemin et te donner d'en vivre.

C'est ce que clame Thérèse de Lisieux – même si le style porte la marque de son époque–. Commentant un extrait de l'évangile de saint Jean où Jésus déclare : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez les uns les autres » (Jn 13, 34), elle écrit : « Lorsque le Seigneur avait ordonné à son peuple d'aimer son prochain comme soi-même, Il n'était pas encore venu sur la terre... Mais lorsque Jésus fit à ses apôtres un

commandement nouveau, son commandement à Lui, ..., ce n'est plus d'aimer le prochain comme soi-même qu'Il parle mais de l'aimer comme Lui, Jésus, l'a aimé, comme Il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles... Ah ! Seigneur, je sais que vous ne commandez rien d'impossible, vous connaissez mieux que moi ma faiblesse, mon imperfection, vous savez bien que jamais je ne pourrais aimer mes sœurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon Jésus, ne les aimiez encore en moi... votre volonté est d'aimer en moi tous ceux que vous me commandez d'aimer !... Oui je le sens lorsque je suis charitable – lorsque j'aime–, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à Lui, plus j'aime toutes mes sœurs » (27).

C'est ce qu'affirment aussi deux sœurs qui se sont mises dans les pas de Mère Teresa, cette femme qui a donné sa vie pour les plus pauvres : « *Nous sommes avant tout aimés de Dieu et ce n'est que parce que nous recevons Son Amour que nous pouvons donner aux autres. Si nous voulons donner de l'amour aux autres, il faut d'abord que nous en soyons remplis* » (28). Dieu agit ainsi. C'est Lui qui nous incite à faire ce que nous, missionnaires, nous faisons, et *si nous vivons de Son amour pour nous, cet amour émane alors de nous. Son amour est sans frontières. Il n'y a qu'un seul amour, celui qui vient de Dieu. Dès que nous L'aimons assez profondément, nous aimons notre prochain dans le même mouvement* » (29).

Que tout cela te laisse perplexe, j'en conviens ! Mais admets au moins que cela puisse « être », qu'au plan intellectuel cela puisse avoir du sens, même si cela dépasse radicalement ce que nous sommes capables de concevoir.

²⁷ Thérèse de Lisieux, Manuscrits C12r, 12v, *Œuvres complètes*, Cerf/DDB, 1997, p. 249-251.

²⁸ D'où l'importance des sacrements pour ces sœurs : pour pouvoir vivre de Dieu, il faut d'abord l'accueillir... Et pour ces chrétiennes convaincues, c'est dans le sacrement qu'il se donne pleinement à l'homme.

²⁹ Mère Teresa, *Un chemin tout simple*, Plon/Éd. Racine et Fidélité, 1995, p. 81-82.

C. Récapitulatif

S'il est vrai que Dieu ne se révèle en aucune façon – et qu'il ne le fera jamais–, Françoise Sagan a raison. Tout ce que tu vis au plus profond de toi n'a aucun sens ! Car tu ne réussiras jamais à réaliser ton désir de vivre un Amour vraiment plénier. Tout en devient absurde !

Si, par contre, Dieu permet une relation, la perspective devient tout autre. S'il se révèle, naît alors l'espérance de vivre un véritable Amour !

Si je réduis tout ce qui précède, à en paraître caricatural :

Soit je crois que je peux réaliser pleinement ce qui m'anime au plus profond de moi par moi-même et je reste dans l'illusion, même si j'essaie de me persuader de l'inverse, car j'en suis fondamentalement incapable.

Soit je désespère radicalement : il n'existe aucune possibilité de vivre totalement ce qui est au cœur de mon être. Tout est absurde !

Ou alors je cherche à m'appuyer sur Dieu, le Seul capable de m'introduire dans un chemin qui pourra aboutir.

En plus bref encore, cette pensée de Montherlant rapportée par l'abbé Pierre : « Quand on a bien regardé la vie, il n'y a que le suicide ou Dieu »⁽³⁰⁾.

³⁰ Abbé Pierre, Kouchner B., *Dieu et les hommes*, Robert Laffont, 1993.

Je viens de te suggérer que « s'appuyer sur Dieu » semble vraiment raisonnable.

« Plus facile à dire qu'à faire ! » diras-tu ? Je vais donc examiner maintenant avec toi l'attitude nécessaire pour croître dans cette voie.